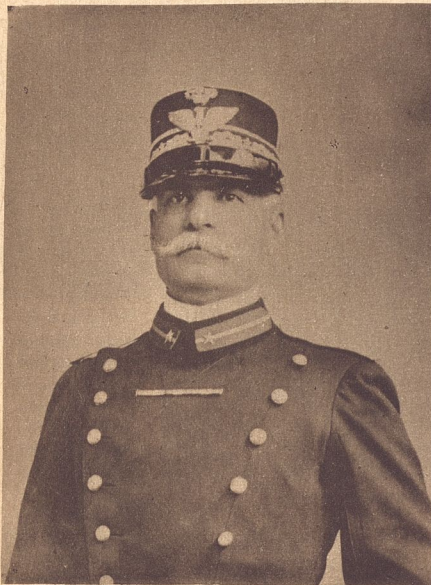


COURRIER DU CENTRE

ABONNEMENTS Un An
 France, Algérie et Tunisie 3 50
 Etranger (Union postale) 5 fr.

LE
MAGAZINE
 — Hebdomadaire —

ADMINISTRATION
 PUBLICATIONS & ILLUSTRATIONS
 LIMOGES, 12, rue Turgot



Le Lieutenant-Général Settinio Piacentini
 Commandant des troupes italiennes en Albanie

L'OFFENSIVE ITALIENNE

Depuis plusieurs jours, l'offensive autrichienne dans le Trentin était complètement arrêtée — contre-coup certain de l'offensive russe.

Les Italiens ont immédiatement repris l'offensive, mais les succès obtenus jusqu'à présent n'étaient que des succès d'avant-garde sur les résultats desquels on ne pouvait se prononcer. Les nouvelles qui nous parviennent annoncent la prise des villes d'Arsiago et d'Arsiero. Mais, en même temps, les Autrichiens sont rejetés de la position Gallo-Asiago, c'est-à-dire de la clef du plateau des Sept-Communes. On se rappelle que c'est par ce plateau que le centre autrichien avait réussi à pénétrer comme un coin au travers des lignes italiennes.

Ils avaient négligé de porter leurs deux ailes à hauteur : l'aile droite par le Lagarma, et l'aile gauche par le Sugana. Ils paient la faute commise : leur centre trop en l'air et privé des réserves retirées au profit du front oriental, est obligé de reculer.

D'autre part, une grande activité règne dans la région de Valona, où le corps de débarquement italien s'apprête, dit-on, à élargir ses bases d'opérations. Le camp retranché de Valona peut être comparé à celui de Salonique, et sans doute leur action sera concordante quand le moment d'agir sera venu.



Une pièce lourde italienne sur le front italien. Le bombardement

CELLES QUI NE DÉSESPÈRENT PAS...

...

« Tu ne me gronderas pas, grand'mère ? »

— Pourquoi cette question ?

— C'est que j'ai dépensé sans ta permission le sou que le concierge m'avait donné...

— La belle affaire ! A ton âge, les bonbons sont encore des choses auxquelles on pense souvent. Cela tente, et... depuis qu'on est en guerre... tu n'as pas été gâtée, ma pauvre petite...

La voix se faisait plaintive. Des larmes montaient aux paupières de cette femme. Elle se souvenait. Elle aussi, quand elle avait cet âge...

La fillette confessa : « Mais non, grand'mère, je n'ai pas acheté de bonbons ; et c'est justement pourquoi... » Tout en parlant, l'enfant s'était rapprochée de la bonne vieille, une paysanne blanche et ridée, que l'invasion des barbares avait chassée de sa maison, de son

village, de sa province... et qui ne s'obstinait à vivre en cette étroite chambre de la capitale que pour y recevoir les lettres de son fils, le père de Jacqueline, et l'y attendre... pour retourner là-bas... après la guerre... Sans lever la tête, continuant de tricoter, la grand'mère reprit : « Alors, c'est une surprise que tu veux me faire ! »

Dégageant sa main droite qu'elle tenait sous son tablier depuis qu'elle était entrée, la fillette déposa un journal du soir sur les genoux de la grand'mère et continua : « Voilà ce que j'ai fait de mon sou. »

Son regard bleu d'enfant du nord apparut triste et joyeux à la fois. Une légère rougeur colora ses joues amaigries. Et la bonne vieille, amusée et étonnée questionna :

— Un journal... mais tu es folle, ma Jacqueline ! Cela ne vaut pas des bonbons et... depuis des mois qu'ils répètent la même chose, les journaux.

— Pas aujourd'hui, je t'assure... Mais, lis, grand'mère... les grosses lignes noires...

Et, penchée sur l'épaule voûtée, Jacqueline épela mentalement cette phrase du Communiqué : « Notre

offensive est couronnée de succès dans deux importants secteurs du front. Au nord d'Arras... »

Les mains halées de la grand'mère étaient agitées d'un tremblement qui s'augmentait au fur et à mesure que les phrases lui apprenaient l'heureuse nouvelle. Des larmes de joie obscurcissent les verres de ses lunettes, qu'elle avait quand même emportées à l'heure tragique du départ, de la fuite douloureuse... Elle ne distinguait plus les mots, mais, en sa mémoire, ils chantaient éperdument la victoire.

Ceux-ci surtout « au nord d'Arras ». Car, c'est de là-haut qu'elle est venue la pauvre femme, de cette région meurtrie où, depuis des mois, le canon tonne sans relâche. Et, coïncidence voulue ou simple effet

de hasard, c'est par là que se trouve le régiment de son fils. Malgré l'absence de détails précis, elle est sûre de la chose, car des descriptions familières et des comparaisons naïves l'ont renseignée mieux et plus que les noms des villes. Son fils ne lui a-t-il pas écrit : « Je compte obtenir d'ici peu ma per-



... Tu ne me grondera pas grand'mère...

mission de quatre jours et aller passer ces heures de liberté auprès de vous... Je vous raconterai... nous parlerons du cher endroit où repose la maman de Jacqueline... de notre village... car, quelqu'un que je connais beaucoup et que vous aimez bien, se bat tout près en ce moment... »

Elle ne doute point. Elle sait !

Son fils, certainement, est parmi les vainqueurs. L'idée qu'il soit tombé ne lui vient pas. Elle se refuse à croire qu'on puisse mourir quand la victoire couronne nos drapeaux. Méritant, elle a refermé ses lunettes et de grosses larmes coulent sur ses joues creuses et parcheminées. Ses bras se tendent vers l'enfant, qui s'y précipite. Une voix, celle de Jacqueline, reprend :

— Alors, tu ne me gronderas pas, grand'mère... Mais, pour toute réponse, la bonne vieille l'enlace fébrilement, cependant qu'un bruit de baisers trouble le silence religieux de la petite chambre et qu'au-dessus d'eux, très haut, gardien vigilant et inlassable, passe et repasse un avion aux couleurs françaises...

Jules JOVELET.



Un poste de secours aux blessés en première ligne

Abrités à plusieurs mètres sous le sol, par des sacs de terre, des planchers de bois et des fascines, nos vaillants médecins-majors attendent à l'ambulance les blessés ramenés de la tranchée. C'est là qu'ils font les premiers pansements avant l'évacuation.

RÉFUGIÉS



Un alpin à son créneau de surveillance.

*Un trio de misère : un enfant et deux femmes
Au geste vague, aux yeux fiévreux, au teint bistré,
Et vêtus comme avec des lambeaux d'orflammes,
Maculés et formés d'un dessin bigarré.*

*La plus vieille tient par la main le petit homme
Qui se lamente et pleure en disant qu'il a faim,
Si bien qu'elle lui tend une petite pomme
Maigre et ratatinée... et qu'il s'apaise enfin.*

*L'autre femme s'en va, courbant sous la besace
Son torse maladif et tordu par l'effort,
Et, seule, on aperçoit de cette rude face
La lèvre contractée et rouge qu'elle mord.*

*— Misère et dénuement, malheur, deuil et souffrance!
Qui donc les amena ? dites, et où vont-ils ?*

*— Ce sont les grands martyrs de l'infamale engeance ;
Tous les chemins pour eux sont les mêmes exils.*

*Eh bien, en vous voyant porter votre misère,
J'ai senti que mon cœur vous aimait et malgré
Vos sordides haillons, d'un sentiment sincère,
Pour votre dénuement je vous ai rêvés.*

*Car, dans la plainte du petit enfant qui crie,
J'ai reconnu la voix d'un peuple qui souffrait ;
Et, sur vos pieds boueux que l'argile couvrait,
J'ai découvert un peu du sol d'une patrie !*

P.-F.-C. de SAINT-BRUNO.



AUTO-CANON TIRANT SUR UNE ESCADRILLE BOCHE



Dans la grande rue d'un village de la Somme, en ruines, un poilu, mis en éveil par le bruit des moteurs, regarde un combat aérien.



Ces soldats vont effectuer des travaux de terrassement.



Le travail des Boches — Les ruines d'une Eglise sur le front Belge

LA SEMAINE

.....

Les Impériaux „Boches“

Une des dames d'honneur de la Cour impériale allemande, nous conte depuis quelques mois les détails les plus savoureux de la vie intime de Guillaume II et de son entourage. Miss Edith Keen était la confidente de la princesse Léopold de Prusse et en cette qualité, attachée à la personne de la sœur de l'Impérial „Boche“, elle a approché de près le Kaiser. Elle a vu, ce grand (!) Empereur alors qu'il ne plastronne pas pour les photographes.

Les récits qu'elle nous fait de ses faits et gestes sont vraiment suggestifs.

Voici ce qu'elle raconte cette semaine dans *The London Magazine*, relativement aux moyens qu'il employait quand la caisse était vide.

Le kaiser — raconte l'auteur des articles du *London Magazine* — se trouva fort gêné pour des raisons pécuniaires. Un jour, un de ses plus intimes amis, Heer Ellendorf, se suicida après avoir fait faillite ; ce ne fut pas la faillite, pas même la mort de l'ami qui troublèrent l'empereur, mais le fait que Herr Ellendorf avait en mains 20.000 livres sterling de la kaiser, qui furent perdues.

C'était précisément à cette époque — automne 1908 — où Guillaume avait de lourds embarras financiers ; il était chargé de dettes. Beaucoup de ces dettes dataient de plusieurs années ; de grosses sommes étaient dues à des commerçants, non seulement de Berlin, mais encore de Paris, de Londres et d'autres capitales européennes.

« De même chez ses banquiers, écrit Miss Keen, il était fortement endetté, et il devait beaucoup à deux des plus riches membres de sa famille. J'ai su par la princesse que le kaiser tenta de se faire prêter de l'argent par le prince Léopold, son mari. Celui-ci, bien qu'il fut immensément riche, ne voulut pas prêter même un centime. Dernièrement Guillaume s'était libéré de ses dettes par la vente de biens de la couronne dans les environs de

Postdam ; le Reichstag consentit, à cette époque, à augmenter l'apanage royal de 25.000 livres sterling.

« C'était le temps où la mode était, à la cour allemande, que les familles riches voulant obtenir pour leurs enfants une charge honorifique, l'achetaient à gros prix. J'ai su qu'en 1910 quatre opérations de ce genre avaient rapporté à l'empereur 35.000 livres sterling.

« Quand le kaiser et l'impératrice se décidaient à faire une visite à une grande cour étrangère, il y avait toujours dans leur suite quelques dames qui avaient déboursé la forte somme pour avoir l'honneur d'accompagner les souverains. La princesse Léopold m'a raconté qu'une dame avait payé à l'impératrice 25.000 livres sterling pour obtenir la faveur de l'accompagner à la cour d'Angleterre, lors de la dernière visite des souverains allemands au château de Windsor ! »

Miss Keen affirme que les invitations aux cérémonies à la cour pouvaient s'acheter et que le prix ordinaire pour une invitation était de 1000 livres. Pas une occasion que l'impératrice ne sût habilement exploiter.

« Autour de la salle à manger du Nouveau-Palais était une espacieuse galerie. Lorsqu'on servait un grand dîner d'apparat, des places dans cette galerie étaient vendues aux personnes qui désiraient assister au dîner des souverains ; les prix des places variaient entre une et cinq livres sterling. Comme la galerie contenait environ cinq cent places, le kaiser pouvait généralement encaisser au moins cinq mille livres à chaque dîner. »

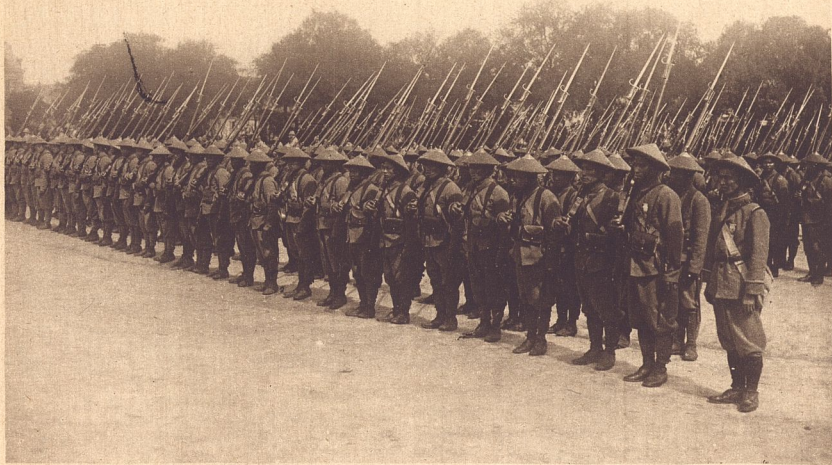
Miss Keen conclut par une observation que lui fit un jour la baronne Knesbeck :

« L'amour des Allemands pour leur patrie est un des traits les plus caractéristiques de la race. Il y a beaucoup d'Allemands en Angleterre, beaucoup se sont faits naturaliser. Mais, croyez-moi, ils sont toujours Germains au fond du cœur, ils le seront toujours, et leur fils pareillement. »

Quelle mentalité tout de même que celle de cet Empereur qui fait argent de ses relations à l'instar du premier rasta venu !

Et combien juste l'observation de la baronne Knesbeck : « l'Allemand ne cessera jamais d'être Allemand ! » Il faudra ne pas oublier cette vérité une fois la guerre finie.

Un Français.



En l'honneur du Général Hoche

En l'honneur de l'anniversaire du Général Hoche, le Général de Sailly a passé en revue, à Versailles, les troupes annamites, cantonnées dans cette ville. Elles ont ensuite défilé devant la statue du Général.



Konstantin, roi de Grèce

Chez les Grecs

o o o o o o o

La Grèce qui flirtait depuis de longs mois avec l'Allemagne a été mise par les Alliés en demeure de prendre parti. Un ultimatum au Gouvernement grec, exécuteur des pensées du Kaiser a obligé le Ministère Skouloudis à démissionner. Le roi Konstantin doit démobiliser l'armée, dissoudre le Parlement et procéder à une nouvelle et loyale consultation du pays. Konstantin, beau-frère du Kaiser, jusqu'à ce jour avait fait la besogne des Empires du Centre, reniant sa parole avec les Serbes, livrant aux Bulgares les forts grecs de la vallée de la Strouma, ravitaillant par ses frontières les armées ennemies. Il a suffi de parler net et clair pour qu'il se soumette aux injonctions des Alliés. Une escadre sous le commandement de l'Amiral Moreau, appuyait d'ailleurs en croisant devant le Pirée les demandes des diplomates de l'Entente.

L'attitude bochophile du roi Konstantin, lui a valu le surnom de Basiléus, qui à n'en pas douter lui sera conservé par l'histoire.



Verdun. — Un parc d'approvisionnement de munitions dans la région immédiate de Verdun. Les obus retirés des caisses sont entassés sur le sol par rang de calibre. Ils seront ensuite amenés sur la ligne de feu par les caissons d'artillerie ou par des wagons Decauville s'il s'agit d'obus d'artillerie lourde. Les caisses sont réexpédiées à l'intérieur pour servir au réapprovisionnement.



Salonique. — Les Serbes sont installés près de Salonique, au camp de Govino. Il reste encore plusieurs détachements à Corfou, qui rejoindront leurs camarades dès que leur état de santé et leur degré d'instruction militaire le permettra. La photographie représente un coin du campement de l'armée du prince Alexandre, à Govino.